

XYZ. La revue de la nouvelle

Tu ne me dis jamais que je suis belle

Gilles Archambault



Numéro 15, août–automne 1988

La laideur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3091ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Archambault, G. (1988). Tu ne me dis jamais que je suis belle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (15), 4–6.

Tu ne me dis jamais que je suis belle

Gilles Archambault

— Tu ne me dis jamais que je suis belle.

Si Marc avait eu un tant soit peu l'esprit de répartie, il aurait répliqué à Céline que cette phrase se plaçait mal dans la plupart des conversations qu'ils avaient eues ces derniers temps. Les querelles succédaient aux bouderies à une cadence régulière. Contrairement aux autres femmes avec qui il avait vécu toutefois, elle ne partait pas. Il fallait même tout un prétexte pour qu'elle consente à le laisser seul un soir. La haine semblait pour elle un lien plus nécessaire que l'amour.

Marc n'était pas très vif. Il le savait. Quant à la beauté de sa compagne, elle lui semblait tellement évidente qu'il ne lui paraissait pas judicieux d'en faire mention. On s'habitue à voir la beauté rôder autour de soi. Certes, il remarquait bien la fermeté de ses cuisses quand elle se déshabillait avant de se mettre au lit ou encore le velouté si attachant de ses yeux. Mais le lui rappeler? C'eût été en quelque sorte un pléonasme. Tout juste si, avant l'amour, il avait un mot gentil pour ses seins, dont le galbe était parfait. Elle le regardait alors avec un air de reconnaissance, comme si elle s'attendait à ce qu'il la louange sur une autre partie de son corps, son nez par exemple que d'autres avaient trouvé si sensuel. Mais il se taisait rapidement, affairé à la caresser, pour parvenir le plus rapidement à ce qu'ils attendent tous, ainsi qu'elle le répétait à ses compagnes de travail.

— Pourquoi ne me dis-tu jamais que je suis belle? insista-t-elle.

— Je ne sais pas, fit-il, comme s'il sortait d'un rêve.

Ce n'était pas la réponse qu'elle attendait, déjà prête à fondre sur lui.

— Si tu ne le sais pas, je vais te l'apprendre. C'est que tu es trop préoccupé par ta petite personne pour me voir. Je suis devant toi, je marche dans l'appartement, j'ouvre la porte du frigo, je me décapsule une bière, mais tu ne me vois pas. Tu es ailleurs.

Il accusa le coup. Pour se donner une contenance et lui prouver qu'il l'écoutait bien un peu, il se dirigea vers le frigo, prit une Brador, dont il

versa le contenu dans deux verres. Une tentative de rapprochement, estimait-il.

Elle le toisa d'un air méprisant. On ne l'achetait pas avec une bière.

— Tu n'as pas soif? Il fait chaud pourtant.

— Ce que je veux, c'est que tu me dises que je suis belle.

— Tu sais bien que je te trouve la fille la plus belle du monde. Je te l'ai dit cent fois. Et chouette à part ça. Je ne regarde plus les autres femmes. Faut me voir dans la rue, un aveugle. Mais si seulement tu cessais de me les casser avec tes colères.

Il regretta aussitôt d'avoir prononcé ces mots. Il n'avait pas l'habitude de l'agressivité. Dans le rituel de leur couple, c'était elle qui prenait toujours l'initiative des attaques. Elle avait d'ailleurs développé au cours de l'année de leurs relations une technique à toute épreuve. Comme il n'était pas le premier homme avec qui elle vivait, on pouvait croire qu'aucune ruse ne lui était étrangère.

— Parce que je n'aurais pas le droit de me mettre en colère maintenant! Elle est bonne, celle-là. Mais regarde-toi donc! Tu es moche, mon pauvre petit vieux. Et tu sais très bien pourquoi tu ne me dis jamais que je suis belle. Tu veux que je te le rappelle? C'est parce que tu es laid.

Elle était hors d'elle-même et n'avait plus cette moue qu'elle adoptait lorsque son hostilité n'était que calculée, soutenue par un désir un peu feint de faire mal. Pour la première fois, elle était en furie. Elle mit un certain temps avant de se rendre compte que les yeux qui étaient posés sur elle à ce moment-là étaient superbes d'émotion. Marc était subjugué.

— Excuse-moi, je n'ai pas le droit...

Céline voulut s'approcher de l'homme qui regardait maintenant le parquet, trébucha sur un coussin, faillit tomber. Elle crut qu'il rirait de sa maladresse. D'habitude en pareilles circonstances, il se marrait pour un rien. Il n'avait plus le goût de s'amuser.

Il se tenait à l'extrémité du sofa de mauvaise qualité que lui avait abandonné Marie, celle qui avait précédé Céline dans sa vie. À moins que ce ne soit Suzanne, il ne s'en souvenait plus très bien. Elles partageaient toutes au bout d'un certain temps, lui donnant l'impression d'accéder à un état de vie supérieur. L'abandonné, c'était lui. On resterait bons amis, prétendaient-elles. Les premières semaines, ils se revoyaient, puis ils se rendaient compte que les sujets de conversation étaient rares. D'autant que les hommes qui avaient pris le relais étaient rapidement jaloux. Alors Marc, qui n'acceptait pas la solitude, finissait par rencontrer une fille qui

se tenait pour disponible. Le sofa? Évidemment, c'était Martine qui le lui avait donné. Un bien piètre cadeau, une couleur délavée tirant sur le vert à moins que ce ne soit sur le bleu, cette imitation de cuir, les coutures qui cédaient une à une.

— Tu as raison de me trouver laid, fit-il. Je sais que je suis laid. Je l'avais oublié. Il est bon que tu me le rappelles.

— Je ne voulais pas te faire de la peine. Tu m'as mise en colère, je ne savais plus ce que je disais, c'est tout.

Il se retint de lui dire que c'était à cause d'elle qu'il en était arrivé à se comporter comme un homme qui n'a pas peur de se regarder dans une glace. Qu'une femme aussi attrayante qu'elle consente à coucher sous son toit lui faisait oublier cette vérité fondamentale, la laideur insignifiante de ses traits. Et pas seulement plus belle, plus intelligente que lui assurément. Plus à l'aise en société aussi, trouvant toujours les mots qu'il fallait au moment souhaité. Le bafouilleur, celui qui ne savait jamais que faire de son corps, c'était lui. Il ne se regardait jamais dans une glace parce qu'il détestait l'image qui lui était renvoyée. Il avait tellement de respect pour la beauté, sa beauté à elle, qu'il ne pouvait pas en faire un sujet de conversation. Il l'admirait.

— Je vais aller me promener. Pas longtemps, juste un peu.

— Tu veux que je t'accompagne?

— Merci. J'aimerais bien être seul.

La voix de Marc était plus docile encore qu'à l'accoutumée.

— Ne rentre pas trop tard. Tu te lèves tôt.

Cette remarque lui rappela les conseils que sa mère ne manquait jamais de lui prodiguer. Il la regarda en souriant.

— Tu es très belle.

Une auto le terrassa à quelques mètres de chez lui. L'automobiliste prétendit qu'il avait traversé lentement la rue à un feu rouge.

Pour une fois, ce fut Marc qui faussa compagnie à l'une de ses compagnes.

Gilles Archambault, né en 1933, serait venu en ce monde dix ans plus tard qu'il ne s'en plaindrait pas. Il a d'abord publié des romans, puis des nouvelles. Depuis quelques années, il écrit des chroniques, genre qu'il serait porté à adorer, même si son exercice, en ce pays, n'est pas tenu pour un exercice d'écrivain. Il en rit parfois avant de se mettre au lit.